Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [12]

Rubrik: Cultur...elles

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A LIRE ET A OFFRIR

DES LIVRES POUR LES FETES

ROMANS

ROSIE, NICOLE, ANDRE, FLORA ET LES AUTRES

On croyait tout savoir sur la « famille ». A quatre mains ou chacune pour soi, les sœurs Groult ont raconté les membres de leur tribu pour notre plus grand plaisir. Pas surprenant que l'on ait envie de s'exclamer « connu, connu » à la lecture du dernier ouvrage* de Flora Groult. Ce n'est d'ailleurs pas désagréable : on redécouvre avec un égal plaisir cette famille pas comme les autres, chez qui était reçu tout ce que Paris comptait alors d'artistes et d'intellectuels. Les Groult sont différents, « un peu bizarres », note Rosie, qui se comporte « comme si elle n'appartenait que par erreur à cette famille ». Flora, quant à elle, s'accommode

fort bien des excentricités de sa mère, « une romancière sans roman », qui veut bien de tous les métiers pour ses filles, sauf le couvent : « Hein, mes petites toupies, surtout pas le couvent ». On comprend qu'à cette école là, l'élan mystique des « petites toupies » ait tôt fait de céder le pas à des préoccupations plus rationnelles.

Beaucoup de tendresse pour le père aussi, l'artiste qui « essaie des poètes », Samain en particulier. Ne le lit-il pas au chien Hop quand celui-ci est malade ?

Et puis, il y a Rosie, la sœur, la compagne de jeux, que les lectrices de FS connaissent mieux sous le nom de Benoîte. C'est elle, la sœur bûcheuse, la forte en thèmes. Celle qui veut bien se charger des versions latines de Flora, à condition que... Chamailleries, passions, tendresse émaillent la vie des Groult : l'auteur nous les rapporte avec beaucoup d'humour et de franchise. On a presque envie de dire comme elle, que... tout le plaisir des jours est dans leur matinée. — **(ed)**

***Tout le plaisir des jours est dans leur matinée.** Flora Groult, Ed. Plon, 1985, 179 pages.

A LA GUERRE COMME A LA GUERRE

Une petite rue de la vieille ville de Zurich rappelle l'existence de cette « mère Courage » qui a participé avec une irréductible passion à l'épopée napoléonienne*. Non comme une cantinière, mais en suivant son officier de mari d'Aboukir à Austerlitz, de Madrid à Waterloo, où il fut tué. Ne craignant ni de faire le coup de feu ni de récolter une blessure. Entre deux cavalcades et deux batailles, elle réussit à mettre au monde 21 enfants ; plusieurs moururent en bas âge, dix furent tués dans des combats.

Après avoir ainsi parcouru l'Europe derrière les armées puis traversé l'Atlantique à la recherche de deux fils émigrés en Amérique, elle finit sa très longue vie isolée, quasi aveugle, dans un hospice zurichois, vivant de la charité publique et d'une modeste pension servie par le roi de France.

Mais aussi des revenus de ses mémoires, dictés à un vieux cousin, et qui furent un succès de librairie, tant ils sont amusants, vivants, pleins de détails précis sur la vie des soldats, mais aussi sur les grands de ce monde que Regula Engel a rencontrés, jusqu'à Napoléon et ses deux épouses ou le tsar.

Ils sont pour la première fois traduits en français, par un historien qui a cherché

à en vérifier l'authenticité, ce qui n'avait jamais été fait. Peu importe ! Ces mémoires se lisent comme un roman. Qu'ils soient faits de récits récoltés de la bouche des autres ou d'aventures personnelles, ils sont un témoignage original et étonnant sur les conditions de vie et l'état d'esprit de la troupe dans la Grande Armée et plus tard chez ceux qu'on a appelés les demi-soldes.

Une page d'histoire qui ne ressemble à aucune autre. — **(pbs)**

* **L'Amazone de Napoléon - Mémoires de Regula Engel.** Traduit et présenté par Jean-Jacques Fiechter, éd. Olivier Orban, 1985, 285 p.

NEE TROP TOT

Née 20 ans trop tôt, lui a dit un médecin, parce que maintenant on soigne les enfants IMC, on réussit à leur faire faire de grands progrès dans la maîtrise de leurs mouvements, notamment par la physiothérapie. Et Claudine Richoz*, elle, ce n'est qu'adulte qu'elle a pu commencer à faire de la physiothérapie.

Née peut-être aussi au mauvais endroit : famille nombreuse, orpheline à 16 ans alors qu'elle est totalement dépendante, elle atterrit dans un petit hôpital dont la seule qualité est qu'il abrite une autre handicapée avec qui elle noue une merveilleuse amitié (c'est cette amie qui lui apprend à lire car on ne l'a pas acceptée à l'école). Si elle avait vécu dans une grande ville, si elle avait été accueillie dans un grand hôpital ? On se demande parfois s'il n'y a pas des régions sous-développées dans notre pays au point de vue médical.

Témoignage écrit comme on parle, — c'est la retranscription fidèle d'entretiens qu'un sociologue a eu avec Claudine Richoz — ce livre permet de connaître de l'intérieur les réactions, les révoltes et les enthousiasmes d'une handicapée ; parmi ces enthousiasmes, le scoutisme « malgré tout » qui l'a beaucoup aidée. Il est extraordinaire de voir avec quelle volonté d'apprendre et de surmonter les difficultés, elle devient cheftaine de troupe et organise un camp, comment elle apprend à écrire à la machine, à conduire son fauteuil roulant électrique, à se libérer de la tutelle... — **(sch)**

* **Profession : infirme**, de Claudine Richoz, Editions d'en bas, 158 p.

LA CONSTRUCTION DE SOI

La passion de Cornélia pour Peter, à l'aube de la cinquantaine, pourrait demeurer banale. Divorcée sans échanges vrais avec ses enfants et sa mère, secrétaire modèle mais sans joie dans un garage du bout du lac, il est tout naturel qu'elle se jette dans des bras chaleureux et y trouve sa raison d'être.

Encore fallait-il qu'elle le puisse !

Et là Cornélia nous rappelle que cette conquête du féminisme qu'est la dissociation du plaisir physique et de l'amour n'était pas encore concevable pour des adolescentes ayant vingt ans dans les années 1950. On se mariait un peu à l'aveuglette du corps. Que s'y ajoute une éducation rigide et la relation d'une femme à ses sensations pouvait être compromise à jamais.

Peter apporte donc la chaleur qui autorise le corps à vivre. Mais lorsqu'il quitte Cornélia, après quelques mois de plénitude, aura-t-elle la force de continuer à vivre ? Cette passion, comme toute passion, ne la détruira-t-elle pas ?

C'est là que réside la force du livre.

Depuis ses dix-huit ans, Cornélia a entendu la voix de son amie Francesca lui dire et lui redire sa joie de participer aux destinées du monde (c'est une journaliste grand reporter), de prendre en charge sa vie, d'en diriger le cours.

Alors même que Francesca est décédée, sa présence agit encore et Cornélia, privée de Peter et privée de Francesca mais nourrie de leurs dons, ose, pour la première fois, être elle-même et tout d'abord se révolter contre son éducation trop méticuleuse. Il faut lire la scène de violence où Cornélia brise l'un après l'autre, les 6 bols alignés en un ordre immuable sur un rayon de la cuisine. Et le très beau chapitre sur l'organisation de la survie.

De sa soumission à sa mère puis à son mari, en passant par la passion, Cornélia chemine jusqu'à la découverte de soi, d'un soi à inventer, à construire : c'est cet itinéaire qui est féministe. — **(chm)**

Yvette Z'Graggen, **Cornélia**, Editions de l'Aire, 1985.

SÉPARATION

La mort d'un être cher — de l'être le plus cher — renvoie toujours à sa propre mort, non seulement parce qu'elle rappelle, de la manière la plus explicite qui soit, l'inexorabilité de tout destin humain, mais surtout parce qu'elle remet en cause le sens de sa propre existence, construite avec l'autre, en fonction de l'autre, qui s'en est allé(e).

Ce double trajet du deuil — deuil de soi-même allant de pair avec le deuil de l'autre — Mary-Anna Barbey le décrit dans sa simplicité, dans sa poignante banalité, dans un livre* qu'elle publie presque 4 ans après la mort de son mari Clément, emporté par un cancer.

Ainsi, celle qui reste, bien portante, bien vivante, raconte la dérive de celui qui part, et la morne stridence qui accompagne le va-et-vient entre deux mondes radicalement étrangers l'un à l'autre : le monde de la vie qui s'étiole et celui de la vie qui continue.

Mais il y a aussi dans ce livre une autre voix, celle du malade. On ne parle pas assez de la mort. Clément Barbey, lui, a voulu en restituer l'approche, pendant les dernières semaines de sa vie, au micro de son ami Bernard Pichon. Des extraits de ces enregistrements sont transcrits par sa femme, en alternance avec le récit de son vécu à elle. Ce qui en fait la valeur, c'est moins leur contenu, parfois déchirant, que la démarche qu'ils illustrent : la volonté d'une communication sur la mort, autour de la mort, qui reste exceptionnelle. — **(sl)**

* **Nous étions deux coureurs de fond**, Editions Zoé, 1985, 143 p.

ESSAIS

LE CHEMIN DES ECOLIERES

Cet ouvrage comprend toutes les interventions du colloque « Education et préjugés sexistes » tenu à Paris en octobre 1984 sous l'égide de l'association « Pour une éducation non sexiste » fondée par Catherine Valabrègue. Celle-ci s'inquiète du « peu d'intérêt que suscite le combat contre les préjugés sexistes dans le primaire ». Constatation identique à celle du colloque qui a eu lieu à Lausanne les 15 et 16 novembre. Les préjugés sexistes ne sont pas le monopole d'un pays pas plus que les résistances du système. Ainsi, pour le Rectorat de Paris, « un changement de manuels, à l'heure actuelle, serait hâtif, coûteux et ferait entrer en conflit la considération des droits de la femme avec la nécessaire liberté pédagogique ». Que l'on remplace le mot « femme » par une autre « minorité » (noirs, juifs, tiers monde, beurs) et je ne doute pas que rares seront les Autorités pour défendre cette « liberté pédagogique ».

Les communications sont regroupées par thèmes : 1) Qui est responsable du sexisme et que faire ? 2) La rénovation du système éducatif prend-elle en compte l'existence de préjugés et de comportements sexistes en milieu scolaire ? 3) Le poids de la famille et des médias dans l'orientation des filles ; 4) Evaluation des expériences étrangères ; 5) Formation initiale et continue des enseignants(e) et des conseillers(es) ; 6) L'accès des femmes dans les activités techniques et les métiers non traditionnellement féminins ; 7) Le vocabulaire, messager et prescripteur des rôles sociaux et des préjugés sexistes.

Si toutes les expériences françaises ne sont pas directement transposables dans le système helvétique, l'apport théorique, l'analyse des expériences étrangères enrichira toute réflexion sur ce problème complexe qu'est le sexisme à l'école. Les travaux d'Odette Thibault sur la sociogénétique — « science » à la mode dans certains milieux et qui veut que nous soyons programmé-e-s à aimer faire le ménage, posséder une propriété privée ou encore à faire des travaux ennuyeux ou géniaux — nous montrent l'urgence de la recherche et de la lutte en ce domaine. Demandez également à votre bibliothèque de se procurer cet ouvrage car c'est un excellent document de référence et sa bibliographie audio-visuelle pourra être utile à plus d'un-e enseignant-e. — **(thm)**

Fille ou garçon, éducation sans préjugés, colloque présenté par Catherine Valabrègue, Magnard, Paris, 1985.

DEHORS, DEDANS : L'ETERNEL FEMINISTE

L'histoire est — peut-être avec la sociologie — la discipline qui a le plus bénéficié de l'apport du néoféminisme. On ne compte plus les ouvrages qui traquent les signes d'une existence féminine occultée, stigmatisant tantôt l'absence des femmes de notre mémoire collective, tantôt leur présence par la mise en évidence de figures exceptionnelles ou quotidiennes.

Le livre de Christine Fauré* s'inscrit nommément dans la ligne d'une continuité du féminisme à travers les siècles : « L'histoire des luttes que les femmes ont pu mener pour améliorer leur condition de vie entretient une relation complexe avec la dimension temporelle, oppression ahistorique, vieille comme le monde mais formes d'actions ponctuelles ».

Dans cette étude, Fauré examine comment se sont construites les notions fondamentales du libéralisme français que sont l'égalité et l'individu, et comment la théorisation du libéralisme a inclu les femmes, les en a exclues ou encore a rejailli sur la condition féminine. La démarche de l'auteur est originale dans la mesure où elle s'attache en premier lieu à comprendre la logique des luttes féministes à l'intérieur d'autres logiques telles qu'elles se sont développées en France depuis le XVIe siècle sur les plans politique, philosophique et religieux. Ainsi, Fauré aborde-t-elle le féminisme de Christine de Pisan sous un jour nouveau : l'œuvre de la poétesse serait moins porteuse d'un désir de changement dans la condition féminine qu'on ne le dit habituellement. Par contre, Christine de Pisan a pu développer « ce sentiment singulier de dignité, à l'origine de la notion d'individu moderne ».

Sont examinés dans le même esprit, chapitre par chapitre : les rapports entre égalité des sexes, Etat moderne et modernité à la Renaissance (avec un long passage consacré à la formation de l'éthique protestante) ; les rapports entre monarchie absolue, éducation des filles et humanisme féministe ; l'individualisme libéral, le droit naturel et l'égalité des sexes dans la philosophie politique de Montesquieu, Rousseau et Condorcet. Un chapitre consacré aux contributions féminines à l'histoire des idées politiques et une excellente bibliographie ferment l'ouvrage.

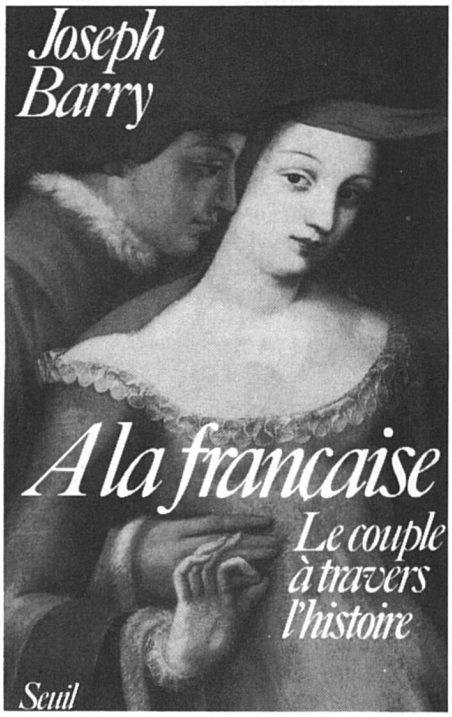
La richesse des thèmes traités et surtout leur articulation les uns avec les autres font de cet ouvrage un livre passionnant mais souvent confus, l'abondance des données finissant par noyer le fil conducteur. C'est peut-être le prix à payer quand on sort des sentiers battus de l'histoire des femmes pour arriver à la tâche difficile qu'est la théorisation des rapports de sexes.

Martine Chaponnière

La démocratie sans les femmes. Essai sur le libéralisme en France, Christine Fauré, PUF, 1985.

HISTOIRES D'O-PRESSIONS

On lui doit déjà une fascinante biographie de George Sand. Mine de rien, Joseph Barry s'attaque ici* à ce qu'il considère comme la véritable histoire de l'Histoire de France, persuadé... « qu'une civilisation se mesure aux relations d'individu — homme à homme, femme à femme, femme à homme, bref, aux relations du couple ».



De l'amour courtois au célèbre « pacte » qui régissait les relations entre Sartre et Simone de Beauvoir, l'auteur fait revivre pour nous des êtres qui ont été modelés par leur époque, leur milieu et leur culture et dont la manière de réagir face à leur temps imprègne encore les mœurs en cette fin de siècle.

La place des femmes, dans cette histoire parallèle remarquablement documentée ? Pas très confortable, en raison de la misogynie des Pères de l'Eglise. N'oublions pas que ceux-ci ont représenté l'autorité suprême pendant de nombreux siècles. Si les femmes sont égales aux hommes devant Dieu, car « devant Dieu, il n'y a pas de sexe », elles leur sont soumises dans l'Eglise et dans la société. Lui pour Dieu, elle pour Dieu en lui, disait Milton. On mesure mieux l'incomparable courage qu'il fallut à Marie d'Agoult ou une Madame du Châtelet pour enfreindre les règles de la société et suivre Liszt ou Voltaire.

D'Héloïse à Simone de Beauvoir, Joseph Barry démontre aussi que les femmes ont bien souvent été complices d'un système visant à les rabaisser. Dans cette optique, il égratigne au passage le père de l'existentialisme et son égérie. Un vieux compte à régler ?

L'auteur s'est également penché sur deux couples homosexuels célèbres, tant il est vrai que pour lui, l'amour ne se mesure pas à la seule jauge de l'hétérosexualité.

Neveu adoptif de Gertrude Stein qu'il rencontra à Paris à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il pimente de réflexions personnelles l'histoire de cette écrivaine et de sa compagne, Alice B. Toklas. Sans porter de jugements de valeur, il nous fait comprendre que les rapports dominant/dominé ne sont pas l'apanage exclusif des couples hétérosexuels. D'ailleurs, Toklas n'a trouvé sa force créatrice qu'à la mort de Gertrude Stein.

Rien de pareil entre les deux Jean, Cocteau et Marais. Le génie du premier n'a pas fait ombre à l'éclat du second. On a l'impression que le couple égalitaire ressemble un peu à celui-là.

Quelle pourrait être, se demande Joseph Barry, la conclusion au moment où nous abordons l'avenir d'un pas mal assuré ? « ... Nous pourrions demander à nous élever individuellement, hommes et femmes, au-dessus de ce à quoi notre passé — enfance et culture — nous a conditionnés, tantôt dominants, tantôt dominés, pour former des couples égaux, des couples en dépit de l'Histoire. » — **(ed)**

* **A la française, le couple à travers l'Histoire,** Joseph Barry, Editions du Seuil, 430 pages.
(En vente à la librairie des Femmes l'Inédite à Carouge).

ANTICIPATION

Si vous vous intéressez un peu à la politique française, lisez ce livre* de politique-fiction qui vous amusera : Christine Clerc du Figaro-Magazine et du Club de la presse imagine ce qui va se passer en France de fin janvier aux élections du 16 mars et de là jusqu'à l'été prochain. Elle connaît admirablement les milieux politiques et les moindres faits et gestes des grands leaders, ce qui lui permet quantité de retours en arrière qui rendent plausible tout ce qu'elle invente, jusqu'aux discours du futur premier ministre !.. Mais je n'en dirai pas plus ! — **(sch)**

Dimanche 16 mars 1986, 20 heures... Histoire du 1er gouvernement de la cohabitation, de Christine Clerc, Editions Belfond.

ENTRETIEN AVEC COLINE SERREAU

SE BATTRE OU CREVER

Coline Serreau, comédienne et réalisatrice française vient de jouer dans *Le Dragon* d'Evguéni Schwartz, mis en scène par Benno Besson à la Comédie de Genève. La présence au théâtre de Coline Serreau coïncide avec la sortie sur nos écrans de son dernier film, « Trois hommes et un couffin ».

Coline Serreau avec Carlo Brandt dans « Le Dragon » Photo Sarti/Enguerand, Paris

Les talents multiples de Coline Serreau, organiste, écrivaine, comédienne, réalisatrice, trapéziste se retrouvent dans son œuvre comme un foisonnement de vie et d'énergie. Humour et vitalité habitent les personnages de ses films qui laissent voir des fêlures révélant des désirs profonds et non exprimés dans nos réalités quotidiennes.

Lors de notre entretien, il a finalement été davantage question des conditions de la création que de l'activité de cinéaste proprement dite. Les œuvres se donnent à voir et tiennent en quelque sorte leur propre discours, en prise immédiate avec le public que ne saurait remplacer aucune analyse.

Pourquoi la réalisation au cinéma plutôt que la mise en scène au théâtre ? Tout naturellement, semble dire la cinéaste. *« C'est effectivement par le théâtre que j'ai commencé. Mais mes moyens d'expression, ce sont surtout l'écriture et le cinéma. C'est comme si j'étais née pour ça. Au cinéma, il y a toute la partie photographie, construction d'images, musique, rythme, fabrication, que je connais et que j'aime. Je me sens faite pour ça. »*

Son premier long métrage, **« Mais qu'est-ce qu'elles veulent »**, (1976), est un regard tendre porté sur la réalité quotidienne et intérieure de nombre de femmes de conditions sociales fort différentes. Ce film a valu à sa réalisatrice le qualificatif de féministe. Qu'en pense-t-elle aujourd'hui ? Elle réagit vivement. *« Mes films sont tout sauf du cinéma de femmes. Ce sont des films sur la société, l'humanité. Quand Ettore Scola réalise* **« Une journée particulière »**, *on peut aussi dire que c'est un film de femmes. Il n'y a pas plus féministe que ce film. Il manifeste une sensibilité extraordinaire à des choses qui sont non dites dans la société. Et Scola est un homme et un Italien en plus. »*

Coline Serreau ne se considère pas comme une femme qui fait du cinéma, mais comme une personne humaine qui réalise des films. *« Je suis une réalisatrice, une artiste. Ma sensibilité est à la fois la mienne et celle d'une personne vivant dans une société où les choses évoluent, notamment les rapports entre les sexes. N'importe quel homme s'il n'est pas absolument débile, peut avoir la même approche que moi. »*

Mais en tant que femme, ne manquerions-nous pas de modèles historiques féminins ? Croit-elle que la présence d'une mère brillante, l'écrivaine et dramaturge Geneviève Serreau, lui ait montré la voie ? *« Sûrement beaucoup... mais il n'y a pas qu'elle. Il faut aller plus loin et se demander comment ma mère est devenue ce qu'elle était. Je pense que lorsqu'on a en soi un germe suffisamment puissant et qu'on ne peut pas exister sans faire des choses, ça éclôt. Ça vous pousse. C'est ou crever ou faire ce qu'on a besoin et envie de réaliser. Les modèles, il faut les créer. »*

Tout n'est-il pas plus difficile pour une femme ? *« Qu'on arrête cette mythologie-là ! Pour les hommes aussi, la création est difficile. C'est dur de créer, d'exister en faisant des choses. Et la difficulté touche aussi l'homme qui est menuisier. Quant aux modèles à créer, il s'agit à la fois d'une question individuelle et de la critique de la société. Si on refuse la place qu'on nous donne et qu'on en veut une autre, on se bat pour l'avoir. C'est difficile pour tout le monde. »*

La réalisatrice du merveilleux moyen métrage, **« Grand-mères de l'Islam »** évoque le sort des femmes dans les pays musulmans. *« Là, elles sont écrasées.*

Mais elles sont en contact avec des choses essentielles. Il faut qu'elles fassent du chemin pour avoir la possibilité d'en parler. Alors là, oui, les femmes musulmanes sont dans une bagarre profonde et n'ont pas les mêmes chances que les mecs. Mais en Occident, aujourd'hui, on a les moyens de se battre et de créer. En France, nous sommes 50 réalisatrices de cinéma. Je veux dire que la bataille fait partie de la création et que, si on la prend pour un plus, c'est un grand avantage. »

Le sens de la combativité n'est-il pas surtout encouragé chez les hommes ? *« Il n'y a qu'à voir comment une femme se bat lorsqu'elle accouche ou s'occupe d'un enfant malade. Ce sont les femmes qui savent se battre le mieux avec la vie. Elles vivent d'ailleurs plus longtemps. Le sens de la compétition, elles ne l'ont pas. De toute façon, la compétition n'a rien à voir avec la lutte pour exister. Avoir l'esprit de compétition représente une entrave à la création. En ce sens, ce sont plutôt les hommes qui sont entravés.*

A nous, on nous apprend depuis toujours à comment faire vivre. Et en plus, nous sommes capables d'être solidaires les unes des autres dans la culture. D'une certaine manière, nous sommes les mieux armées pour créer. »

Quel rôle attribuer à l'image dans le changement des mentalités ? *« Je ne pense pas qu'on puisse se placer au-dessus de la société ou donner des leçons à qui que ce soit. C'est la société qui nous influence et on a éventuellement une toute petite action sur elle. Mais tout est très lié, en interaction. On ne peut pas inventer de comportements nouveaux, si on n'a pas déjà vu le germe de ces comportements. »*

La fragilité des personnages masculins de ses films frappe et émeut. *« Les gens sont si heureux qu'on leur permette d'exprimer ça. Les hommes souffrent de ne pas pouvoir montrer cette fragilité. »*

A propos de **« Mais qu'est-ce qu'elles veulent »**, Coline Serreau déclarait à un journal en 1982 : *« Je voulais faire un film qui se serait appelé Utopie, dans lequel les femmes auraient décrit très concrètement la société qu'elles rêvaient ».* Aujourd'hui, les films qui ont suivi, de **« Pourquoi pas ? »** (1978) et **« Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux »** (1981) à **« Trois hommes et un couffin »**, (1985), on a le sentiment que cette utopie nous est proposée. Comme le rêve d'une société plus tendre et plus souple et pourtant très réaliste, l'œuvre de Coline Serreau nous communique sur le mode poétique que la lucidité la plus rigoureuse peut se trouver en bon voisinage avec l'espoir le plus vivace.

Sima Dakkus

ARBALETE OU BAS-NYLON

Bravo pour votre article « Comment peut-on être tireuse ? », paru dans votre édition d'octobre. Il est dans l'ensemble clair et objectif, même s'il « accroche » sur des faits divers sanglants sans apporter de développement satisfaisant sur cette question particulière.

Toutefois, la conclusion de votre article m'étonne : « les armes restent objectivement des engins potentiels de mort ». Bien sûr qu'elles les sont ! Mais « objectivement », les engins de mort sont innombrables : les voitures en premier lieu, les cendriers et les couteaux de cuisine, avec lesquels sont commis beaucoup trop d'actes sanglants. De même, pour paraphraser le conseiller d'Etat vaudois Jean-François Leuba, à qui des députés demandaient une réglementation sur les arbalètes : « Il faudrait d'abord interdire les bas-nylon, qui ont bien plus souvent été utilisés pour commettre des crimes ».

Quant à leur droit de présence, il y aura toujours des armes dans la cité. Tenter de les supprimer, c'est les laisser à un seul groupe de population : les « hors-la-loi », en laissant les autres sans défense face à la violence. N'est-il pas préférable que ce droit de cité soit reconnu plutôt que de le subir dans l'« underground » ?

Frank A. Leutenegger,
Vevey,
Pro-Tell, section Vaud

DE QUOI VOUS PLAIGNEZ-VOUS ?

Pris à partie dans une lettre ouverte que nous avons publiée dans notre numéro de novembre, Renato Burgy et Liliane Roskopf répondent à Jacqueline Berenstein-Wavre.

Nous avons reçu avec étonnement votre diatribe du 7 octobre à propos de notre émission « Tell Quel » du 13 septembre consacrée au nouveau droit matrimonial.

De quoi vous plaignez-vous au juste ? La cause que vous défendez n'a-t-elle pas largement triomphé en Suisse romande, seule région que notre émission de télévision aurait pu influencer. (...)

Votre lettre est truffée d'erreurs. Rapidement : le choix des participants étant le fait des comités respectifs, nous voyons mal en quoi nous serions responsables d'un éventuel mauvais choix. Ce qui n'était d'ailleurs pas le cas.

Vous nous avez très vivement reproché, lors de contacts préliminaires, d'appliquer la règle démocratique en usage depuis des lustres à la Télévision et qui n'a jamais été contestée par personne, à part vous : à savoir que, lorsque deux camps s'affrontent dans une joute politique, les partisans du « oui » et du « non » sont en nombre égal. Quoi de plus logique ?

Pour le surplus, à cause de maladies ou de désistements de dernière minute, le hasard, dont nous ne sommes pas les auteurs, a voulu que lors du débat sur le droit matrimonial, vos partisans se sont retrouvés en nombre supérieur à leurs adversaires. Encore une fois : de quoi vous plaignez-vous ?

Quant aux 80 % de membres du parti libéral, nous ne savons pas où vous êtes allée les pêcher, puisque (voir ci-dessus) vos délégués étaient plus nombreux que vos adversaires !

Les deux jeunes gens dont vous parlez, s'il est vrai que le débat dépassait quelque peu leurs connaissances, personne ne les a empêchés de prendre la parole.

Enfin, contrairement à vos allégations, le plan prévu a été parfaitement suivi : ni l'animateur du débat, ni personne n'a été dépassé par quoi que ce soit et aucun participant n'a manipulé le reste de l'assemblée.

Nous pouvons en tous les cas vous assurer que les participants unanimes nous ont félicités pour la rigueur et la bonne tenue de l'émission.

Renato Burgy Liliane Roskopf
Télévision suisse romande
Département des Magazines

PROTESTATION EFFICACE

En tant que votre abonnée et lectrice fidèle, je pense que cela vous fera plaisir d'apprendre qu'une lettre envoyée par moi au courrier des lecteurs de la Tribune de Genève, au sujet d'une bande dessinée que j'avais qualifiée d'abjecte (on y va fort quand il le faut !), a déclenché une avalanche de lettres et de téléphones, et m'a finalement valu une très gentille réponse de M. Cornu, rédacteur en chef, qui a admis que cette bande était effectivement déplacée dans son journal. La publication en a été arrêtée.

Ne croyez pas que c'est par pudibonderie que j'ai rouspété, même si la bande en question était vraiment d'une grossièreté pornographique ; j'ai protesté contre la laideur, la bêtise, et aussi parce que le personnage féminin était vraiment un spécimen peu reluisant !

Monica Jaquet,
Genève